



Dominique PRESCHEZ : *Le Trille du diable* (Tinbad, 18 €).

Un univers de profusion se déploie sur la ligne d'horizon de la page, avec ses réseaux de lumière et d'ombre, avec sa multiplicité de traversées, avec sa circulation d'épiphanies. Le trille, ici, est un art de la totalité marqué par l'alternance nerveuse, non pas des seuls registres d'écriture, mais des tremblements qui s'offrent dans la traversée du temps. Mais le trille est accompagné du diable, autrement dit du réel, de son chaos et de son idiotie, qui divise, détruit et exile l'être-jeté, par sa tension permanente, sa palette de figures brisées et fêlées. La vie vécue est précaire, hasardeuse, Dominique Preschez le sait qui a traversé deux morts consécutives : « Un AVC en 1992 suivi de la mort clinique en 1993 ». Puisque la mort creuse, la poésie (« le roman doit être poésie de part en part ») doit creuser la mort. Et c'est à coups de sabots (loin de la rétention post-moderne) que cette écriture immergée frappe et déjoue / rejoue le réel de la mort ou de la folie. L'identité de celui qui accueille, subit et révèle les épiphanies se brise et se perd. La prose a beau tracer des lignes, des axes d'alignements et d'espacements, les sensations débordent, dévalent les unes sur les autres, sans hiérarchie entre les notes mineures ou majeures. Tout circule, en effet (« Il y a lyrisme dès qu'il y a circulation » précisait Georges Perros), tout éclate, se décentre, se multiplie dans une succession de souvenirs, d'analepses et d'instantanés dilatés, dans un jeu de pensées à la fois séparées et relancées par la disposition espacée des séquences. Et puisqu'il s'agit de s'opposer aux certitudes du sujet sur sa propre identité et aux effets de représentation qui ignorent et refoulent la réalité tragique de l'existence, une foule de noms propres et d'œuvres jalonnent ce roman. Ils sont une piste d'envol sur laquelle l'écrivain peut prendre appui et relancer l'épopée — celle d'Ivan « en train de lire dans les yeux du Livre, le sens des signes de la vie » ... « Ivan / D.P, dit le P.D [...] de lieu en lieu locatif ; sous-locataire sans faciès de résident [...] demeure en quête de mémoire, depuis son accident cérébral ».

Le travail de mémoire s'invite dans « l'atelier du compositeur, la brasserie de l'écrivain, la chambre du peintre », il parcourt les labyrinthes du monde, dans une synesthésie qui mêle événements triviaux et souci ontologique et politique. Dans cette fouille minutieuse, qui use sans abuser de métaphores (ce poète sait que la métaphore est une vérité qui vieillit), c'est parfois une dimension surréelle et même fantastique qui vient occuper, en agrandissant le détail, la syntaxe bondissante.

« ... Semblable manière noire dans ce carnet d'esquisses hachurées de mots, ou en pointillés... qu'aura gravée Ivan en taille-douce, sur le papier parchemin de sa vie — partout où... tout partout... en tous lieux, selon un mariage de rencontre, par rencontre, ou par hasard [...] »

Il faut entendre lire Dominique Preschez ses propres textes pour saisir les croisements, dans cette prose exigeante et inouïe, du son et du sens, et pour goûter les phrases, proches du rythme spontané et naturel de la parole. Il faut relire sa poésie, les longues laisses et les volutes chatoyantes du *Poème de Samuel* (Seghers, 1984), les blocs de proses musicales du *Dernier Quatuor* (Seghers, 1994)... Il faut, enfin, écouter ses compositions et ses concerts qui font retentir l'écho souple et heurté d'une existence qui parvient à gagner sa souveraineté, sur le fil au-dessus de l'abîme.